

J'AI AVALÉ UNE CLEF DE SOL

OPHÉLIE GIORDANA



L'ARLÉSIENNE *FANTASTIQUE*

A PROPOS DE
CETTE EDITION :

J'AI AVALE UNE CLEF DE SOL
OPHELIE GIORDANA

*

Éditions de l'Arlésienne

Retrouvez-nous sur <http://arlesienne-editions.com>

*

Publié pour la première fois le 22 janvier 2017

Tous droits réservés.

ISBN 979-10-94896-77-8

*

Dépôt légal automatique.

*

Source de l'illustration : création de [NK Mars](#)

A PROPOS DE L'EDITEUR

Bouleversez vos habitudes de lecture !

L'Arlésienne est une maison d'édition spécialisée dans le livre numérique. Créée à l'initiative d'auteurs en 2014, elle publie depuis mars 2015 des nouvelles et des recueils policiers, fantastiques ou encore de littérature générale. Les tarifs pratiqués sont proches de ceux du livre de poche, afin que chacun puisse avoir accès à la littérature.

Les œuvres sont disponibles aux formats EPUB et PDF, sur Kindle, Apple, Kobo ou autre support. Il est également possible de les imprimer. Notre offre de textes courts s'adresse aux lecteurs compulsifs, aux petits lecteurs, aux grands timides, aux voyageurs, aux pauvres parisiens qui doivent prendre le métro, aux accros du smartphone, à ceux qui n'aiment pas lire plus de 5 pages, aux curieux, aux ouverts d'esprits, aux amateurs de nouvelles, aux amoureux de la littérature, aux fanas de bonnes histoires, aux pauvres victimes

des retards des transports en commun, aux gens coincés dans les bouchons, aux poulpes-ninjas, à ceux qui s'ennuient en cours, à ceux qui s'endorment après avoir lu 7 pages, aux endives râpées assaisonnées de vinaigre balsamique, à ceux qui aiment être surpris par une bonne chute ; bref, chacun y trouve son compte !

Nos oeuvres peuvent également s'adresser aux dyslexiques. Pour obtenir plus d'informations sur ce sujet, rendez-vous sur notre site internet !

Vous hésitez à acheter l'oeuvre d'un auteur inconnu ? Pas de souci ! Vous pouvez lire nos récits en streaming depuis le site Youboox (gratuit), ou grâce à un abonnement sur Youscribe. Les auteurs sont rémunérés par la publicité et/ou grâce à l'abonnement.

L'Arlésienne a à coeur de publier des récits sensibles, originaux et surprenants, portés par de véritables plumes. Bien que les textes soient courts, ils vous transporteront rapidement dans un autre univers !

Prêts à tenter l'expérience ? Alors n'hésitez plus, et tournez la page ;)

A PROPOS DE L'AUTRICE

Elle n'a pas le sang bleu de la Ophelia d'Hamlet !

Ophélie Giordana est passionnée par la culture celtique. Née de parents enseignants, elle a appris que la littérature, les voyages façonnent l'esprit et que le nouveau monde n'est pas nécessairement enseigné dans les manuels scolaires. Ophélie est née à Cannes, la ville des étoiles, le 31 juillet 1996 : c'est pourquoi elle a essayé de façonner son quotidien pour le transformer en nébuleuse.

Elle compose ses premiers récits à l'âge de 13 ans. La littérature la passionne, notamment la littérature anglaise qu'elle étudie au lycée. C'est à coeur ouvert qu'elle entreprend chacun de ses projets, avec l'ambition de ne pas décevoir à la fois elle-même et les autres. Ophélie est également passionnée par les arts plastiques et visuels. Elle a participé à de nombreux concours de dessins, et certains de ses proches lui conseillèrent de ne pas abandonner cette passion. C'est aussi

pour cela que son écriture s'appuie sur un certain langage du détail, en important une place de choix à la scénographie dans chaque scène : les livres sont semblables à des tableaux, le choix des pigments est aussi important que le motif. Ainsi, son ambition est de faire en sorte que chacun de ses écrits ne laisse pas une place totale à l'obscurité, en plaquant sur une atmosphère sombre un filtre d'humour, et de jovialité. Ophélie a toujours fait vivre des univers, que ce soit sur le papier ou sur une toile.

Elle est donc une littéraire, rubis sur l'ongle : étant détentrice d'un Bac littéraire, elle s'est engagée dans une licence de Droit et Sciences politiques à Nice où elle y effectue actuellement sa troisième année.

Les auteurs l'ayant influencée dans sa recherche d'un style d'écriture sont Fernando Pessoa, JK Rowling, JRR Tolkien, George RR Martin, Amélie Nothomb et Sartre.

J'AI AVALE UNE CLEF DE SOL

Ma fenêtre donnait sur une nature morte. Oui, celle faite de pigments colorés, sans yeux pour voir, sans âme pour tout simplement être.

Ce matin-là, il y avait cette lumière criarde battant les arbres, brisant les vitres. Je sus que quelque chose avait changé. Les notes dansaient dans mon esprit, elles frappaient mon crâne, mes volets aussi.

Je sentis soudain la main de ma femme sur mon épaule. Lena avait vraiment ce visage émacié, et cette peau si alpestre qu'elle s'avérait fortement repoussante. Pourtant, malgré cette dureté apparente que j'abhorrais, elle était l'inspiration de ma musique : quand sa main se posait sur mon épaule, je sentais une clef de sol glisser de sa paume et s'étirer sur mon épaule avant de se déposer dans mon cœur.

Elle me murmura :

« Mon Nicolai, tu te donnes bien du mal pour réaliser ta musique... »

Mais je ne l'entendais qu'à peine. Je sentais le souffle de ses lèvres près de mon cou, mais c'était tout.

Ce fut pendant que je buvais mon café à petites gorgées qu'elle arriva... la tortueuse mélodie que tout le monde craint : la musique. Elle se traîna vers moi, cette sinieuse petite créature, puis elle posa ses longs doigts squelettiques sur mon épaule et fit arrêter le temps. C'était une créature immonde, vaporeuse ! Je savais que je ne devais pas l'écouter, mais le chant des sirènes est toujours plus puissant que la raison humaine.

Était-ce la mélodie du *Sacre du printemps* de Stravinsky que mon gramophone faisait remonter à mes oreilles ? Une mélodie sciante, âpre, découpant l'atmosphère au couteau.

« Nicolai, pourquoi ne bois-tu pas ton thé ? »

– Mon thé ? »

Quel thé ? J'étais persuadé d'avoir pris une tasse de café... Non, c'était bien du thé. La fumée qui en émergeait se tordait et se courbait dans une danse folle. Mais où étais-je donc parti ?

En réalité, j'étais resté devant ma tasse, regardant la poussière briller sous les quelques dentelles de lumière de l'aurore.

« M'écoutes-tu enfin ? »

– Pardon.

– Je t'ai préparé un panel de tâches à effectuer. Il faudra chercher du bois. Le fendre. Et n'oublie pas que mes parents viennent pour dîner. »

« Parents » et « dîner » était la combinaison qui ne se mariait pas du tout à mon goût. J'étais marié à Lena, mais je détestais ses parents. Je crois bien être venu au monde dépourvu de bon sens.

Le temps passa, comme une gangrène, quand ma femme retira le disque du plateau tournant et alluma la radio pour passer une musique plus actuelle du groupe Christine and the queens... la modernité... les gens modernes ne savent pas ce qu'ils ratent en se détachant des bonnes choses du passé.

En remarquant mes grands yeux de chouette alors qu'elle avait mis fin aux jours du *Sacre de Printemps*, elle me servit un petit sourire désolé :

« Je suis navrée mon chéri, mais ton ami Stravinsky me donne des migraines. »

Voilà ce qui se passe quand on se marie à une femme moderne ! Je pouvais dire adieu à mon vieux gramophone, pour quelques heures du moins.

« Pourquoi ne tentes-tu pas de composer ? Avec ta belle guitare sèche ? Ou ton violon ?

– On ne compose pas avec un violon, c'est le violon qui compose avec nous. »

Ma femme eut un petit rire nerveux.

« C'est de l'humour russe ?

– Non, de l'humour de musicien. »

Elle releva un sourcil, peu comblée par ma répartie. Je n'avais pas l'intention de faire de l'humour de toute manière, ça me fatiguait. J'étais fatigué. Et la pensée de voir ses parents me fatiguait plus que la fatigue que je ressentais déjà.

« Lena ? »

Celle-ci me délivra un regard intense, aussi nettement expédié qu'une lettre à la poste. Seulement voilà : une ride d'incompréhension était dessinée sur son front.

La lettre avait dû être froissée.

« Quel est ton morceau préféré ? »

Son front plissé fit place à un sourire éclatant :

« *Memory* de Barbra Streisand, j'adore la mélancolie que dégage cette femme. C'est une passionnée !

– Encore une œuvre moderne !

– C'est sûr que si tu la compares à ton antiquité de *Sacre du printemps...* »

J'eus un moment d'absence. J'étais bloqué sur une légère note de frustration.

« Je refuse de voir tes parents. Ils m'ennuient à mourir. Ce sont eux, les antiquités ! Depuis que je les connais, j'ai l'impression d'assister tous les jours à la construction des pyramides. »

La poêle à frire toute neuve effectua son premier baptême de l'air et atterrit à mes pieds, et mes souliers bien lustrés eurent le privilège de refléter la mine cramoisie de ma pauvre Lena qu'il me plaisait de désespérer.

« Ne parle pas d'eux comme ça ! C'est grâce à eux que l'on possède cette maison ! Sans eux nous serions...

– Heureux ? »

Elle m'invectiva d'un regard noir. Un trou noir d'où aucune lumière bienveillante n'en émergeait. Ce fut justement à ce moment-là que Memory passa à la radio, comme si le hasard voulait brouiller les cartes et faire croire que la vie était toute calculée au millimètre près, comme un costume bien taillé.

La mélodie était si prenante, si douce que j'en eus les yeux presque larmoyants, et cela sembla apaiser mon épouse. J'avais l'impression d'avoir fait un autre bond dans le passé, non pas dans une Russie païenne aux couleurs flamboyantes, mais dans une Amérique austère et triste, vidée de toute forme de vie.

De multiples couleurs virevoltèrent sous mes paupières et mon pouls s'accéléra. La musique semblait vouloir

m'étreindre de ses bras mélodiques et immatériels. C'était son immatérialité qui faisait sa force.

« Ne penses-tu pas que tu pourrais t'en inspirer pour ta prochaine composition ? » demanda-t-elle en reboutonnant son chemisier froissé.

« S'inspirer d'un morceau de Streisand ? Du Streisand en boîte ? Jamais !

– Arrête de t'en prendre ainsi à une si grande artiste !

– Une si grande artiste ? Je ne me fie pas aux jugements des autres, mais bien au mien ! »

La musique couvrit nos paroles, et du dehors on aurait pu apercevoir un jeune couple de jeunes gens, agissant comme un vieux couple de personnes âgées : notre chair, nos tissus étaient jeunes, et pourtant nous avions quelques cheveux grisonnants, des mèches argentées, des cernes marqués et un vide dans les prunelles reflétant notre grande solitude, notre grand désespoir d'être.

Voyant ma femme se mettre à pleurer, je me levai. Ma rage s'était évaporée avec la musique, mon énergie s'était renouvelée avec le morceau suivant de Barbra Streisand, *Woman in love*. Je pris gentiment la main de ma

femme, et la fis valser sur elle-même, perdue dans un tourbillon de jupes.

Je remarquai pour la première fois sa chevelure. Elle n'était pas simplement dorée comme je l'avais cru pendant si longtemps. C'était un blond recherché, un alliage rare d'or et d'argent. Mais ces moments de bonheur furent gâchés... la musique s'empara de moi, elle me dirigea, guida mes pas. Ce n'était pas moi, être de chair qui dansait, mais c'était elle : la musique !

Je n'avais plus aucun contrôle, c'était elle qui dirigeait tout ! Depuis toujours ! Des plus grandes mélodies, des chants des esclaves, des hymnes nationaux, des grands morceaux des plus grands artistes ! Ce n'était pas les hommes qui la contrôlaient, mais la musique qui les traversait et les possédait !

« Nicolai ! Ne m'entends-tu donc plus ?! Mes parents ne vont pas tarder à arriver !

– Quoi ?! »

J'étais affalé sur le canapé, j'avais encore eu un moment d'absence, un vrai black-out ! Je fus alors submergé d'une immense gêne.

« N'étions-nous donc pas en train de... danser ?

– Danser ? Oui, mais après tu t'es subitement assis sur le canapé. Tu es resté là, à regarder dans le vide.

– C'est de sa faute...

– Comment ça ? Qui ? »

Lena ouvrit de grands yeux, aussi grands que des orifices d'horloge.

« Nicolai, il va falloir te réveiller ! Mes parents vont arriver dans dix minutes ! Viens m'aider à dresser la table ! »

Celle-ci se précipita vers la table basse, en réceptionna les couverts et les assiettes en porcelaine qui y jonchaient et se mit à les répartir sur la grande table aussi vite qu'un sportif des Jeux olympiques ! C'était comme si elle s'était entraînée à faire ça toute sa vie.

Des coups successifs firent s'incurver la porte. C'était beau papa et belle maman, quel bonheur !

« Lena, ma chérie ! oh... Nicolai, mon poulet !

Hum, belle maman, ma volaille...

« Je t'en prie Tania, tu ne souhaiterais pas le voir dans ton assiette quand même ! »

Celle-ci rit aux éclats, balançant frénétiquement sa belle chevelure dorée dans tous les sens. C'était proche du rire hystérique. Dommage que Lena avait pensé à récupérer sa poêle à frire. Beau papa passa la porte avec difficulté. Son large torse laissait présager que les tissus de sa chair cachaiient un réservoir à vodka ; et Tania encombra le passage. En me voyant, il gloussa, et s'égosilla comme un petit pinson :

« Nicolaï ! Mon garçon ! J'aime beaucoup ton costume, très bien taillé, tu le portes très bien. »

Un traducteur bien diplômé aurait compris ceci : « pour une fois que tu ne me fais pas honte avec des vêtements dépareillés, des chaussettes multicolores et une tignasse emmêlée ! »

« Bon, papa, maman, nous...

– « Pouvons manger », pensai-je très fort...

Ah non ! En fait je l'avais dit tout haut, quelle grande gueule !

Beau papa et belle maman n'avaient rien d'élégant, enracinés au sol, à me regarder fixement comme un parfait abruti.

Tania tordit son cou entortillé de perles pour briser la glace. Elle me tendit la bouteille de vodka qu'elle avait apportée en m'examinant d'un regard en coin.

Ils se mirent silencieusement à table. Belle-maman tirait sur sa jupe-crayon comme si elle avait peur de prendre froid : c'est certain qu'elle risquait sa vie en étant placée à deux pas du feu de cheminée ! Beau papa, quant à lui, ne faisait que regarder sa montre. Il était vrai que le supplice enduré était remarquable pour toute la tablée.

Puis soudain, celui-ci repoussa brutalement sa chaise et bondit sur ses pieds :

« Avant de dîner, je prendrais bien un petit apéritif !

– Oh Léon ! Tu as toujours l'argument infailible, trésor : l'apéritif avant, le digestif après. Mais vas-tu donc arrêter avec ta vodka ? » s'esclaffa Tania.

C'est tout juste si celui-ci l'écoula. Il alluma un gros cigare, et me fit un signe de la main sans même détourner le regard. Il s'empara d'un verre à pied au passage, avec une pointe d'élégance caractéristique de son personnage.

« Viens avec moi mon garçon, laissons les femmes à leur cuisine, couture et tout ce genre de choses futiles.

– C'est ça, allez refaire le monde ! Saleté de communistes...
»

Léon arqua un sourcil avant d'esquisser un sourire moqueur sous sa moustache cuivrée :

« Un homme du peuple gent dame ! Et pas n'importe lequel ! »

Il tira sur son veston et quitta la pièce sans m'attendre... Quand j'arrivais dans mon bureau, à sa suite, il s'était déjà affalé dans un fauteuil, tel un épais empereur romain venu usurper les terres qui n'étaient pas siennes.

Le fauteuil dans lequel il avait pris place me faisait honneur, puisque de nombreux tissus le couvraient, eux-mêmes ponctués de motifs nippons. Mais c'est un tout autre objet qui attira l'attention de mon invité :

« Quel beau gramophone as-tu là ! Un cadeau de Lena, je suppose !

– Non, je me le suis offert. »

Il passa un doigt sur la manivelle et la tête de lecture sans même m'avoir écouté. Il eut comme une pointe de mélancolie. Quelque chose avait apparu dans ses prunelles,

quelque chose de confus dans le reflet d'une glace brisée. Une toute petite étincelle.

Il se ravisa, il avait dû le remarquer lui-même. Il sembla vouloir se justifier, comme piqué au vif :

« J'aime les vieux objets, j'ai l'âme d'un collectionneur. Ne me prenez pas pour un adepte de Tolstoï et de son amour des fins tragiques ! »

Léon se remplit un verre et faillit s'étouffer quand la vodka rentra en contact avec son larynx. Encore un peu, et j'aurais été séparé d'un poids sur deux. Quoique je détestais amplement plus Tania.

« Avec tout mon respect, ne forcez pas trop sur la vodka...

– J'aime voir les maisons se rapprocher de la route lorsque j'ai bu un verre.

– Me voilà rassuré ! »

Il marqua une pause.

« Es-tu heureux avec ma fille, mon garçon ? »

J'en avais assez de ce genre de questions, ces références au bon gendre. J'avais épousé une femme moderne. Par contre ses parents ne l'étaient pas du tout !

« Je suis un mari comblé. Et Lena joue divinement bien du piano. Avez-vous vu Anna Karenina ? L'adaptation cinématographique réalisée par Joe Wright. Eh bien, votre fille peut même jouer le morceau de Dario Marianelli à la perfection !

– Fort heureux pour vous mon petit Nicolaï. Vous allez donc pouvoir passer aux choses sé-rieuses !

– Lena et moi ne voulons pas d'enfants. »

Léon recracha sa vodka.

« Ma parole, les musiciens seraient-ils donc tous fous ?

– Je sais déjà que vous ne me portez pas dans votre cœur, ce n'est pas la peine de le souligner.

– Oui, enfin là c'est du surlignage !

– Oh, vous savez donc ce que c'est qu'un marqueur ? Vous avez fait un grand pas en avant, avec un peu de chance vous allez atteindre l'âge de bronze !

– Lena a dû vous jouer en boucle des musiques tirées d'Anna Karenina pour que vous soyez autant dérangé ! »

Léon retira ses lunettes rondes et me fixa de son regard dur, un regard de glace : des yeux bleus d'une telle intensité qu'ils étaient déstabilisants. Je compris mieux pourquoi il les gardait cachés derrière le verre de ses lunettes. Je pouvais saisir sa déception, je n'étais pas le gendre tant désiré.

Il porta le cigare à ses lèvres, et en cracha la fumée avec véhémence : il était froissé.

« Je pense que vous allez devoir faire un tour à l'Église avec moi. »

J'eus un rire caustique. Il me sourit en retour. Nous nous détestions bien tous les deux, mais nous avons un certain respect l'un pour l'autre en y réfléchissant bien. Cependant, il le cachait habilement à Tania. Il devait craindre le retour de manivelle. Il avait raison, Tania était une femme redoutable.

« Les garçons ! À table ! »

La voix chantante de Lena nous rappela à l'ordre. Il était temps : sans même avoir touché à la vodka, j'avais déjà la tête qui me tournait. Léon laissa son verre sur la bibliothèque poussié-reuse. Je le ramassais alors pour le lui rapporter, et je

remarquais que la poussière en avait épousé les formes. Et je vis pour la première fois les ombres dessinées par les objets dans la pénombre. De belles ombres chinoises que mon esprit se plaisait à faire mouvoir. Elles prenaient vie devant mes yeux. Étrangement, ça me captiva.

Un bruit sourd engourdit mes oreilles, et une légère mélodie s'anima, pour le délice de mes oreilles.

« Nicolai ! »

Il ne valait mieux pas exaspérer Lena.

Les aliments défilèrent en chaîne devant mes yeux éteints. Je n'avais même plus faim, alors que quelques heures plus tôt, mon estomac était noué tellement je criais famine. L'odeur de pain chaud et de dinde n'était plus à l'article de mes désirs. À ce moment-là, mes sens étaient en veille, je n'entendais rien : j'avais une partition dans la tête, des mélodies. Des paroles flottaient et occupaient chaque recoin de mon esprit. Chaque parcelle sacrée. La musique déposait un amas de paillettes dans mes moments de solitude.

Tania mangeait avec élégance, s'essuyait la bouche avec délicatesse et parlait avec dynamisme, mais je n'entendais pas ce qu'elle disait. Réellement, je n'entendais rien. Mon regard

était fixe. Je ne pouvais pas voir ce qu'il se passait dans sa globalité, mes prunelles étaient incrustées de petits détails : la moustache rousse de beau papa, l'œil bleu vert de belle maman, la vaisselle de porcelaine, la légère fissure dans le verre, la rayure dans l'étain de la cuillère à café, la lumière rougeoyante diffusée par la lampe de chevet. Je crus entendre une corde pincée... une force métaphysique jouait-elle de mon violon ? J'eus du mal à respirer soudain... était-ce déjà le dessert ? Non, c'est le moment de la dinde... non pas ma belle-mère, la volaille...

Un piano s'ajouta.

Je me levai dans un mouvement cadavérique... La bouche de Lena sembla se déformer d'horreur, mais j'ignorais pourquoi. Mes pieds me traînèrent dans ma chambre. Elle était toujours aussi parfaitement désordonnée que d'habitude. Une main prit la mienne et je croisais le regard bleu de Lena. Elle semblait très inquiète. Je voulais lui répondre que je devais écrire, composer, mais je ne pouvais pas parler, je n'entendais rien. Je désignais faiblement mon bureau en bois de rose. Ses yeux roulèrent dans leur orbite, et elle lâcha ma main. La porte claqua.

Je pris machinalement place à mon bureau. La mélodie du piano enlaça l'horrible son émanant du violon. Des tas de

sons, bruits, se superposaient, s'enlaçaient et se séparaient. Je tenais la bonne mélodie ! Je la tenais ! Elle me berça dans ses bras mortels ; je sentais son souffle sur mon front humide, son venin dans les veines de mes mains. Je savais que quelque chose avait changé ; je sus que j'avais changé. C'était quelque chose de sinueux, quelque chose dans mes tripes, dans mes veines, dans mes doigts longilignes qui dessinaient de drôles de formes sur le papier : j'étais une meilleure version de moi-même.

L'encre bava, ce n'était pas grave, j'avais une pile de papiers que j'avais enfournée dans mon tiroir il y avait quelques jours de ça. J'étais passé à l'imprimerie et j'avais utilisé mes dernières économies pour m'en procurer. C'était sûrement pour ça que notre alimentation, à Lena chérie et moi s'était résumée pendant quelques jours à de la purée de marrons, ou de la soupe de châtaigne.

Je restai là, dans la lumière jaunâtre du feu dansant dans la cheminée. Mais malgré ce feu, l'atmosphère de la pièce était glaciale, comme une manifestation paranormale.

Puis je n'entendis plus que le piano qui résonnait par petites notes successives, martelant mon crâne comme une averse de grêle. Non, non, NON ! J'étais en train de la perdre ! J'étais en train de perdre ma mélodie ! Je me mis à écrire de plus en

plus rapidement sur le papier, à griffonner comme un savant fou, comme un virtuose animé par une flamme vacillante : ma vie était en jeu, j'avais attendu ce moment toute ma vie ! C'était ma vie, c'était mon pass pour l'immortalité !

J'entendis soudain les rires de Lena dans la pièce d'à côté, puis ceux de Tania. Mais fort heureusement, la mélodie ne s'estompa pas... jusqu'à ce que de la vaisselle s'entrechoque. Les rires s'amplifièrent, j'entendis soudain très nettement Lena s'exclamer :

« Je crois que papa a adoré mon dessert ! Je l'ai fait moi-même, j'ai récolté les marrons dans la forêt de Khimki. Il faisait un de ces froids ce jour-là !

– Ma petite nébuleuse, tu es parfaite, il ne te mérite pas...

– Maman ! Tu sais bien ce que je pense de ton venin ! »

Les violons commencèrent à s'effacer de mon orchestre mental... Je me levai alors de mon bureau, je perdais la mélodie ! Elle s'évapora peu à peu, jusqu'à disparaître comme un magnifique mirage. Non, je devais mettre fin à ce drame !

« Chérie, je te dis ce que j'en pense, c'est tout. Comptes-tu réellement rester jusqu'à la fin de tes jours dans cette baraque à moitié pourrissante, sentant la poussière à plein nez ?

Certes, nous te l'avons léguée, mais à regret, parce que tu as refusé l'appartement à Moscou ! Ton affreux mari ne supporte pas la pollution de l'air, il préfère sentir la putréfaction !

– Il suffit, Tania ! » riposta Léon, dont le ton amusé n'échappa pas d'érafler mes oreilles.

Je me ruai sur le gramophone. Il était de la couleur de l'ébène et mes mains se perdirent dans sa texture noirâtre. J'admirai son splendide plateau tournant, mais ma vue était brouillée, il me sembla qu'il était en mouvement, que tout le gramophone se mouvait de lui-même. Je me glissai alors dans la salle à manger où mes beaux-parents, finalement apaisés, semblaient repus et trinquaient à des jours heureux. Mais eux aussi semblaient se mouvoir, se tordre et se distordre, comme s'ils étaient des anamorphoses.

« Et que dis-tu du théâtre ma chérie ? J'espère que tu n'as pas laissé de côté tes belles valeurs, souhaiterais-tu assister à une représentation ? Que dirais-tu à la fin de la semaine ?

– Nicolai n'aime pas quand je sors trop longtemps, il dit qu'il a du mal à réfléchir quand je suis loin, et que ses mélodies sont volatiles et disparaissent, comme balayées par le vent.

– Ce que dit ton imbécile de mari ne m'importe que trop peu, pense un peu à ta santé mentale ma chérie ! Que le ciel te vienne en aide ! Quand j'ai rencontré ton père, nous ne faisons que sortir, dîner parmi des gens de qualité, des représentants de l'aristocratie. Nous étions de véritables noctambules, nous étions toujours en soirée...

– Comme des vampires !

– Je ne plaisante pas Lenouchka, ne fais pas l'enfant ! Je parle pour toi, je suis inquiète. Une maman est inquiète pour son enfant unique, pour tous ses enfants en général, c'est tout à fait normal ! Et ton musicien me paraît très étrange, tu mérites mieux !

– Comme l'espèce de Sherlock Holmes psychopathe que tu m'as un jour dégotée ? Ne t'es-tu pas dit que je souhaitais me marier par amour ?

– Pfff. »

Tania eut l'expression faciale d'une hyène.

« Ma chérie, continua-t-elle sur un ton doux, ne t'avais-je pas déjà raconté que l'amour vient après le mariage ? Cet adage, tout le monde le connaît ! Tu aurais trouvé un gentleman de l'aristocratie russe et tu aurais été heureuse, bien

entretenu, avec une ribambelle d'enfants ! Or là tu es au service d'un musicien négligé, passant son temps à être spectateur du cycle des saisons sans mettre un orteil dehors pour t'aider alors que tu te tues à la tâche ! »

Je me glissais jusqu'à la table, non pas d'une manière lente et silencieuse comme un serpent qui va mordre, mais d'un pas déterminé. Ils m'entendirent tous arriver, avec une expression de mécontentement sur leur visage nobiliaire.

Je déposais le gramophone sur la table, tirant un objet de métal froid de ma ceinture.

Trois coups de feu résonnèrent dans la maison.

Le vin était entièrement renversé sur la nappe... Cela me dérangerait pour une raison inexplicable.

Je pensais que le silence allait retomber ; or une musique se fit clairement entendre... c'était ma mélodie !

Elle émanait du gramophone.

C'était The Phantom of the Opera.

**VOUS SOUHAITEZ
LIRE
PLUS DE TITRES ?**

Ce récit n'est qu'un reflet de nos publications. Vous trouverez sur notre site internet

<https://arlesienne-editions.com/>

davantage de fictions. Elles sont également disponibles dans toutes les bonnes librairies en ligne et en streaming sur Youboox et Youscribe. Alors, n'hésitez plus !

Vous pouvez également nous suivre sur [Facebook](#). Rejoignez notre communauté !

L'AR
LÉSIE
NNE